Les parents égarés et l'enfant mort. Les émotions paternelles et maternelles au début du XIII^e siècle

Parents distraught by the death of a child. Paternal and maternal emotions in the early thirteenth century

Didier Lett

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/14292>

DOI : 10.4000/clio.14292

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 11 juillet 2018

Pagination : 183-197

ISBN : 978-2-410-00992-7

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Didier Lett, « Les parents égarés et l'enfant mort. Les émotions paternelles et maternelles au début du XIII^e siècle », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 47 | 2018, mis en ligne le 03 janvier 2021, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/14292> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.14292>

Document

Les parents égarés et l'enfant mort. Les émotions paternelles et maternelles au début du XIII^e siècle

Didier LETT

En 1220-1221, Philippe Auguste mène des actions guerrières dans le royaume d'Angleterre contre le très jeune roi Henri III (monté sur le trône en 1216, à l'âge de neuf ans)¹. Hugues de Petton², un jeune homme (*juvenis*) aux moyens de subsistance limités (*mediocris substantie*)³ mais appartenant tout de même à la *curia regis*, participe à la défense du royaume. Pour assurer la sécurité d'Emma, son épouse, et de son fils unique, Jean, âgé de trois ans, il les envoie à Worcester. Au bout de huit jours, Jean tombe gravement malade. Hugues, averti de l'agonie de son fils, toutes affaires cessantes, quitte la cour du roi pour rejoindre sa femme et son enfant. Dans cet extrait, issu des récits de miracles de Wulfstan, compilés vers 1240⁴, l'hagiographe décrit la scène des retrouvailles, la douleur et les troubles corporels et

¹ Sur le contexte politique et militaire de ces années, voir Carpenter 1990, chapitre 5 et 6, p. 187-262.

² Petton est un village (*villa de Pectonia*) qui se trouve dans le Shropshire, près de Worcester.

³ Il faut y lire « d'une moyenne noblesse ».

⁴ Il s'agit d'une compilation due à plusieurs auteurs qui rapportent les récits de la canonisation (1203), de la translation des reliques (1218) et de nombreux miracles *post-mortem*, Darlington 1928 : XLV-LII.

psychiques affectant les parents lorsque l'enfant décède⁵. Les deux personnages qui expriment ces émotions, au sein desquelles le pathos tient une large place, sont un homme et une femme saisis dans une fonction spécifique, celle de père et de mère, et dans un contexte dramatique, celui de la mort de leur enfant.

Après cet épisode, finalement, Hugues, qui s'est saisi du corps de son enfant pour l'emporter au sanctuaire de Wulfstan, prie longuement sur la tombe du saint et obtient la résurrection de son fils.

« Avec **empressement** (*officiosa*), la femme accueille son époux et je ne sais si elle est plus heureuse de son retour sain et sauf ou plus affligée de la mort imminente de son fils. Elle est **déchirée par des émotions contraires** (*contrariis affectibus distrahitur*) et **abattue par des passions opposées** (*diversis passionibus affligitur*). Par l'abondance de ses larmes, elle témoigne qu'elle endure aussi **patiemment** (*pati*) une chose que l'autre. En effet, de même que la **tristesse** (*tristitia*) envahit ses **passions** (*passiones*) comme la **joie** (*letitia*), son cœur révèle, par l'écoulement des larmes, qu'elle est autant **oppressée par la tristesse** (*per tristitiam compressum*) que par le **bonheur** (*gaudium*). Lui, se faisant violence et cherchant à se prouver ses qualités d'homme, console l'endeuillée, n'acceptant lui-même aucune consolation. Il réconforte celle qui est triste, triste lui-même jusqu'à la mort. Il **masque son visage par de la gaieté** (*hilaritate vultum induit*), mais éclatant bientôt en sanglots, il trahit l'état de son cœur. Par ses étreintes et son regard, il simule la joie mais ses yeux remplis de larmes manifestent sa **douleur** (*dolorem*). La plus grande part de ce que la nuit révéla en songe aboutit le lendemain. À l'approche de la sixième heure, l'enfant rendit le dernier souffle. Alors, [le père] s'abandonna **aux larmes et aux lamentations** (*lacrimas et lamenta*) et, comme s'il était tétanisé, de nouveaux **ruisseaux de larmes** (*rivi lacrimarum*) s'écoulèrent. Chacun des parents était conduit par un **sentiment étonnant** (*miro affectu*) envers cet enfant qui était leur fils unique et qui était de si belle apparence par les traits de son corps et la grâce de son visage.

⁵ Pour une excellente réflexion sur les expressions de la peine du XII^e au XV^e siècle, on renverra à Cohen 2000 et sur le chagrin, à Lansing 2008 qui démontre que le chagrin est la matrice d'une multitude d'autres émotions : « Grief, the most painful of human motions, can involve an overwhelming combination of feelings, including guilt, horror, pity for suffering, fear for oneself, rage, and despair as well as sorrow for the dead », Lansing 2008 : 6.

Entendant ces **lamentations inhabituelles** (*insolita lamenta*), les voisins accoururent, offrant leurs larmes pour celui qui était mort si prématurément. Ils prenaient en effet grandement part à leurs souffrances. Portant pieusement les affligés dans leur cœur, ils ne pouvaient se retenir. Cependant, après avoir essuyé leurs larmes, ils leur conseillèrent de songer à la sépulture de leur fils, seule chose qui restait à faire, mais personne n'arriva à les convaincre. Au contraire, le père, frappé par ces requêtes comme par un marteau, **comme fou** (*quasi furibundus*), s'empara de son enfant mort. Il s'élança hors de sa maison, suscitant chez les assistants une crainte qui n'était pas des moindres ; il attirait tous les regards par ses yeux enflammés, emplissant le ciel d'un **hurlement horrible** (*horribilis clamor*). Il ne se conduisait pas comme un homme à la démarche mesurée mais courait précipitamment. La femme, **tout aussi folle** (*non minus furibunda*), suivait son mari et, les bras levés et la bouche béante, hurlait. À toute allure, elle dépassa son époux et se saisit violemment de son fils mort, tentant de l'arracher à son père : "Où te précipites-tu ainsi dévêtu mon époux ? Où transportes-tu, cruel, le fruit de mes entrailles ? Vas-tu te précipiter dans l'abîme avec ton fils, de sorte que la Sabrina⁶ soit un tombeau, pour toi comme pour lui ? N'est-ce pas assez d'avoir perdu mon fils pour que j'aie à y ajouter la perte de mon mari ?" Car elle ignorait le motif de sa course et qu'une dévotion inspirée par l'effet de la volonté divine le poussait. Chacun de ces parents **impies, par pitié** (*a pie impiis*), tirait à soi l'enfant inanimé et le maniait avec une dureté inhumaine »⁷.

Excipit virum suum mulier officiosa, nescio utrum de salvo eius reditu letior ; an de imminente filli sui morte tristior. Sic contrariis affectibus distrahitur, sic diversis passionibus affligitur ; sic lacrimis ubertim decurrentibus utrobique se pati testatur. Sicut enim tristitia sic et passiones suas habet letitia, nec minus lacrimarum profluvio se cor probat per tristitiam compressum ; quam per gaudium dilatatum. Ille vim sibi faciens et a virtute virum se probare contendens ; consolatur lugubrem, non admittens ipse consolationem ; confortat tristem, tristis ipse usque ad mortem. Hilaritate vultum induit, set mox sin gultus erumpens ; cordis habitum prodit, amplexibus et oculis gaudium simulat ; set deducens lacrimas oculus dolorem manifestat. Sic in sompnis nox protrahitur, et diei sequentis pars magna decurrit. Appropinquante autem jam hora

⁶ Il s'agit de la Severn, fleuve qui traverse l'Angleterre occidentale.

⁷ Darlington 1928, Livre II, 15, *De quodam puero mortuo per sanctum Wulstanum resuscitato*, p. 163-167. Wulfstan, évêque de Worcester, est mort en 1095 et canonisé en 1203. Sa vie est écrite par Guillaume de Malmesbury entre 1124 et 1143 et ses miracles, compilés vers 1240.

sexta ; puer utimum exsufflavit spiritum. Tunc itum est in lacrimas et lamenta, et quasi nihil fuisset actum ; noui decurrunt rivi lacrimarum. Miro enim affectu parens uterque ducebatur in puerum quippe quem habebant unicum ; et quem membrorum liniamenta et decor vultus reddiderant speciosum. Accurrunt vicini ad insolita lamenta, exhibentes et ipsi premature morti lacrimarum libamina. Erant enim valde compacientes, et super afflictos pia gestantes viscera ; et ideo se continere non poterant. Suadent tamen ut detergis lacrimis de filii sepultura cogitent quod solum superest set non persuadent. Immo pater huius commonitoriis tanquam malleo percussus, mortuum suum quasi furibundus arripiens ; domo exilit, timorem spectantibus non mediocrem incutiens ; igneis oculis omnes quibus obviam venit conspiciens, et horribili clamore celum replens. Nec hoc sicut virum deceret maturo gressu ; set prepete cursu. Subsequitur sponsum mulier non minus furibunda, brachiis protensis rictu patulo ; voceque clamosa. Et citato cursu virum transgreditur, convexisque brachiis filium mortuum violenter amplectitur ; et patri abripere molitur. Quo vir inquit jure exute properas ? Quo viscera mea crudelis asportas ? Num quid te cum filio dabis in precipitium, ut tibi sit et illi idem Sabrina sepulchrum ? Annon satis est perdidisse filium, nisi superaddam perdere et maritum ? Nam ignorabat que esset currentis intentio, et que eum urgeret divinitus inspirata devotio. Trahitur puer exanimis a pie impiis parentibus, et non minus crudeliter quam inhumane tractatur.

Émotions féminines ambivalentes : entre le bonheur d'une épouse et la douleur d'une mère

Le début du texte repose sur une tension entre deux émotions éprouvées par Emma, « déchirée par des sentiments contraires » (*contrariis affectibus distrahitur*) : elle est heureuse et triste en même temps. Ces émotions sont attendues d'une femme dans deux fonctions familiales très valorisantes, celles qu'elle doit (*officiosa* : dictée par le devoir) manifester en tant qu'épouse au retour du combat de son mari « sain et sauf » et celles qu'une bonne mère exprime, confrontée à la mort inéluctable de son enfant (« affligée de la mort imminente de son fils »). Pour les milieux aristocratiques anglo-normands du XII^e siècle, Orderic Vital, dans son *Histoire ecclésiastique*, nous a laissé de nombreux portraits de bonnes épouses, fidèles, obéissantes, attentionnées, affectueuses, acceptant voire encourageant leur mari à exercer le métier des armes⁸. De même, le modèle de la bonne mère est largement véhiculé par la littérature

⁸ Lett 1997b.

hagiographique. Il repose sur des fondements scripturaires : saint Paul, par exemple, écrit : « Néanmoins elle [la mère] sera sauvée en devenant mère, à condition de persévérer avec modestie dans la foi, la charité et la sainteté » (*Première Épître à Timothée*, 2, 15). La maternité, incarnée par la grossesse, l'accouchement dans la douleur, l'allaitement et l'attention quotidienne portée à sa progéniture, surtout lors des premiers âges, est une condition du rachat de la femme⁹. Il n'est pas anodin qu'Emma, à la fin du récit, cherchant à exprimer la force de l'affection qu'elle porte à son fils et à le soustraire au projet suicidaire (pense-t-elle) élaboré par son époux, le désigne comme « le fruit de mes entrailles ». Le temps de la grossesse est en effet souvent rappelé dans les récits de miracles, notamment dans les instants dramatiques et lors des invocations adressées aux saints et surtout à Marie¹⁰.

Outre la joie de retrouver son époux, Emma éprouve donc aussi, et de plus en plus, de la douleur et de la souffrance, émotions chrétiennes survalorisées. En opposition avec la philosophie antique et, en particulier, la position stoïcienne qui prône l'indifférence émotive, les chrétiens pensent que Dieu, devenu homme, a éprouvé toutes les passions humaines et a sauvé l'humanité par sa Passion. Dans cette nouvelle configuration des émotions, la douleur devient centrale. Acceptée, elle est la voie du salut par excellence¹¹.

La vaine tentative masculine de dissimulation

Chez Emma, tristesse et joie cohabitent et l'abattent. Son comportement émotif contraste, au moins dans un premier temps, avec celui d'Hugues qui « se fait violence » pour conserver son *self*

⁹ Lett 1997a : 251-267.

¹⁰ Dans ce même recueil de miracles, une mère, découvrant son enfant de deux ans mort noyé, « n'oubliant pas son fils, fruit de ses entrailles », se met à hurler : *Que dolens et anxia, et quid ageret ignara ; commota sunt quippe viscera eius super filio suo, horribili clamore replevit aures totius vicinie*, Darlington 1928 : Livre II, 12, p. 160.

¹¹ Voir Nagy & Boquet 2008, en particulier, Carla Casagrande et Silvana Vecchio, « Les théories des passions dans la culture médiévale » : 107-122 et Emanuele Coccia, « Il canone delle passioni. La passione di Cristo d'all'antichità al medioevo » : 123-161.

control et se comporter en homme. Intérieurement, il ressent les deux mêmes émotions que son épouse mais tente de ne pas exprimer la tristesse car il doit assumer son rôle de mari protecteur : « il console l'endeuillée [...], reconforte celle qui est triste ». Il manifeste ainsi son *Husbandry*, son statut d'homme marié, sachant se gouverner, tenir sa maison et gouverner sa famille¹². Au sein du couple conjugal, son attitude protectrice et consolatrice est unilatérale car, lui, n'accepte aucune consolation de son épouse. L'homme possède donc la capacité de dissimuler ses émotions : « Il masque son visage par de la gaité » (*hilaritate vultum induit*). La femme, elle, n'a même pas tenté de cacher ce qu'elle éprouvait mais l'a exprimé dans toutes ses contradictions. Toutefois, les tentatives masculines de dissimulation ne durent pas : « mais éclatant bientôt en sanglots ». Il devient alors comme son épouse, émotionnellement ambivalent, puisque « Par ses étreintes et son regard, il simule la joie mais ses yeux remplis de larmes manifestent sa douleur (*dolorem*) ».

Comme le propose Carol Lansing, il convient de distinguer le chagrin, qui est une émotion intérieure, du deuil qui est un comportement, une manière d'exprimer sa tristesse et sa douleur¹³. Il semble que, dans les récits de miracle, au moment de l'annonce de la mort de l'enfant, les tentatives de résistance non pas au chagrin mais à son expression bruyante soient plutôt paternelles¹⁴. Parfois, en effet, le père connaît d'abord une phase d'engourdissement, de silence voire de sidération, étape quasiment absente des réactions maternelles. Dans les récits de miracles de Thomas Becket (1173-1174), lors du décès de son enfant de huit ans, un père « s'abandonne aux soupirs et aux gémissements, la mère, aux larmes et aux plaintes »¹⁵. Un autre, Jordan, apprenant la mort de sa fille de quinze ans, se retire d'abord « ébranlé à la fois par la douleur et la peine », puis, « sortant de sa

¹² Sur le *Husbandry* voir Neal 2008 (chapitre II, p. 58), la notice de Neal 2006 et McSheffrey 1999 qui le définit comme « Governance and sexual morality » (p. 257).

¹³ « Grief is interior, an emotion, whereas mourning is a behavior, the action of expressing sorrow in funeral ritual », Lansing 2008 : 8.

¹⁴ Sur le chagrin parental à la mort de l'enfant dans les récits de miracles voir Finucane 1997 : 151-158 et Lett 1997a : 199-203.

¹⁵ Robertson 1965 : vol. 1, Livre II, 40, p. 201 : *Igitur pater suspiriis et gemitui, mater lacrymis indulget et planctui*

torpeur, il se précipita en hurlant ». Ce n'est qu'après avoir libéré ce cri qu'il est capable de passer la nuit à prier Thomas Becket pour obtenir un miracle de résurrection¹⁶. Un troisième père, à l'annonce du décès de son enfant, tandis que son épouse appelle les voisins, se met à l'écart pour « pleurer secrètement dans le jardin »¹⁷. Ce retrait paternel se réalise parfois avant même que la mort soit annoncée, lorsqu'elle est imminente. Pendant l'agonie de son fils, Guillaume le Brun refuse la consolation de ses amis et se réfugie dans sa chambre : « ayant refermé la porte, il pleura son fils, disant en son cœur : "Je ne verrai pas mourir mon enfant" »¹⁸. La difficulté paternelle à exprimer immédiatement la douleur en public situe les larmes plutôt du côté féminin et rend sans doute la souffrance masculine plus aiguë : Bernard Fitzreginald, un chevalier, racontant sa douleur à la mort de son petit enfant (*parrulus*), s'exclame : « Moi, ne versant aucune larme à la manière des femmes, je dépéris de douleur... »¹⁹. Cependant, dans notre récit, très vite, le père, lui aussi, se met à pleurer intensément.

À la mort de l'enfant : des larmes, des lamentations et des cris

Lorsque Jean décède, Hugues « s'abandonna aux larmes et aux lamentations (*lacrimae et lamenta*) ». Le décès du fils a définitivement eu raison des tentatives paternelles de résistance et des essais de consolations conjugales et Hugues devient un père souffrant et versant des larmes intarissables. Les médiévaux sont persuadés, sans doute davantage pour les mères que pour les pères, que cette phase lacrymale est nécessaire. En 1393, dans les conseils qu'il délivre à sa jeune épouse, un riche bourgeois, le *Ménagier de Paris*, écrit :

¹⁶ Robertson 1965 : vol. 2, Livre IV, LXV, p. 235 : *Pater autem, qui se seorsum projecerat, vexatum dolore pariter et labore, excitatus a (excusso) somno cum clamore irruit.*

¹⁷ Robertson 1965 : vol. 2, Livre IV, 8, p. 188 : *...hinc mater convocatura vicinas, hinc pater secretius ploratus in horto.*

¹⁸ Robertson 1965 : vol. 2, Livre IV, XCV, p. 257 : *Recedit in cubiculum et clauso ostio plorat filium suum, dicens in corde suo, « Non videbo morientem puerum ».*

¹⁹ Robertson, vol. 1, Livre VI, 89, p. 483 : *Ego enim, quamvis de muliebri consuetudine lacrymas non effunderim, dolore contabui....*

Fou est celui qui tente d'empêcher la mère de pleurer la mort de son enfant jusqu'à ce qu'elle se soit bien vidée de larmes et rassasiée de pleurer. Alors, il est temps de la reconforter et apaiser sa douleur par de douces paroles²⁰.

Les larmes sont à la fois un remède à la douleur et un moyen de l'exprimer. Elles débordent du champ de la souffrance car elles peuvent également signifier le regret des péchés ou le bonheur céleste anticipé des saints²¹. Les larmes que l'hagiographe prête aux parents ou aux amis face à la mort d'un enfant, même si elles visent aussi à traduire la souffrance ressentie à la perte d'un être aimé, signifient, dans le discours ecclésiastique, la compassion (émotion centrale dans l'économie chrétienne) pour les péchés qui ont rendu l'homme mortel.

L'hagiographe s'intéresse ensuite à nouveau aux deux protagonistes. Il répète (car il l'avait déjà mentionné dans la présentation du couple et de l'enfant au début de son récit) que l'enfant décédé était le fils unique d'Emma et de Hugues et qu'il était beau de corps et de visage. Dans la littérature hagiographique, il est fréquent que l'enfant décédé soit unique, beau, charmant et, parfois, ressemblant au père car ce sont autant d'éléments qui renforcent l'intensité de la douleur parentale. C'est à l'annonce de la mort de l'enfant que les plaintes et les cris se font davantage entendre : *gemebundus, gemitus, ejulare, clamare, clamitare, ululare*. Ce type d'extériorisation bruyante du deuil n'est nullement interdit au père, comme on peut le voir dans la suite du récit. Les hagiographes présentent cependant le cri (bien plus que les larmes) comme un attribut féminin : dans les récits de miracles de Notre-Dame de Chartres, à la découverte de sa fille noyée, une mère « se met à hurler comme les femmes qui sont toujours prêtes à crier »²² ; dans ceux de Thomas Becket, une femme qui vient d'accoucher entend les voisines

²⁰ Celui est fol, qui s'efforce d'empeschier la mere de plorer la mort de son enfant, jusques a tant qu'elle se soit bien vidée de larmes et saouler de plourer. Lors il est temps de la conforter et attemper sa douleur par doulces paroles, *Ménagier (Lx) de Paris* 1846 : t. I, p. 187.

²¹ Sur la conception médiévale des larmes, voir Nagy 2000.

²² Kunstmann 1973 : miracle 7, p. 101. Le texte latin dont se sert Jean le Marchant, indique : *more muliebri vocem extulit cum clamore*.

dire que son nouveau-né est mort. Elle se met à crier (*clamitat*) dans toute la maison. Lorsque son mari pénètre ensuite dans la pièce où elle a accouché, « oubliant son sexe » (*virum oblitus*), il pousse « des hurlements à la manière des femmes » (*femineos inculcat ululatus*) »²³.

Les larmes de compassion et la « raison » des voisins

Les larmes et les « lamentations inhabituelles » des parents attirent les voisins qui, apprenant la terrible nouvelle, se mettent aussi à pleurer (« ils offrent leurs larmes ») de compassion (« portant pieusement les affligés dans leur cœur [...] Ils prenaient en effet grandement part à leurs souffrances ») pour l'enfant « mort si prématurément ». La compassion vicinale, qui confirme les puissantes solidarités de voisinage au Moyen Âge, est d'autant plus forte ici qu'il s'agit du décès d'un petit enfant, d'une mort « prématurée ». Dans l'*Elucidarium*, rédigé à l'extrême fin du XI^e siècle, on peut lire : « il y a trois sortes de morts : la mort prématurée pour les enfants (*immatura infantum*), la mort cruelle pour les hommes jeunes (*acerba ut juvenum*) et la mort naturelle pour les vieillards (*naturalis ut senum*) »²⁴. La première se situe au-delà de la cruauté, renversant l'ordre naturel en fauchant une génération avant l'autre. Comme le signale Pierre de Fontaine, dans un traité juridique (*Conseil que Pierre de Fontaines donna à son ami*), rédigé au milieu du XIII^e siècle, lorsque le fils meurt avant le père : « l'ordre de la nature est troublé par mortalité »²⁵.

Puis, les voisins, eux aussi, changent d'attitude. Séchant leurs larmes, ils tentent de rappeler aux parents leurs devoirs de chrétiens en leur conseillant de s'occuper de la sépulture de l'enfant. Ils représentent la « raison » face aux passions parentales. Mais « personne n'arriva à les convaincre ». Le père pense qu'un miracle est encore possible. Son obstination est le signe du refus du trépas mais également la preuve de sa croyance en Dieu et en la puissance

²³ Robertson 1965 : vol. 1, Livre IV, 33, p. 346 : *vir puerperae, virum oblitus, foeminas inculcat ululatus*. Voir aussi, pour d'autres exemples, Finucane 1997 : 154-157.

²⁴ Lefèvre (éd.) 1954 : livre II, question 96, p. 162 ; texte latin, p. 440.

²⁵ Marnier (éd.) 1846 : chap. XXX, xx, p. 389.

d'intercession du saint. La non-acceptation paternelle de la mort du fils va entraîner un quiproquo et une danse folle des parents.

Un égarement qui démasculinise le père et virilise la mère

La douleur du père, pour un temps retenue, se transforme en délire : « comme fou » (*quasi furibundus*), ses « yeux enflammés », « emplissant le ciel d'un hurlement horrible » (*horribilis clamor*), « dévêtu », il se précipite hors de la maison avec son enfant sous le bras, effrayant les voisins qui tentent de le raisonner et Emma qui pense qu'il va se noyer de chagrin dans la Sabrina avec son enfant. Cette attitude supposée est jugée indigne car Hugues ne respecte pas la mesure attendue d'un homme : « Il ne se conduisait pas comme un homme à la démarche mesurée mais courait précipitamment ». Il a perdu son *Husbandry* et son *Fatherandry*²⁶. Cependant, pour que son lecteur saisisse le quiproquo, l'hagiographe précise que « une dévotion inspirée par l'effet de la volonté divine le poussait » car, en effet, ce départ précipité vise à se rendre au sanctuaire de Wulfstan dans le but d'obtenir un miracle de résurrection.

L'égarement qui se manifeste par des cris inconsidérés est complètement partagé par Emma qui, « tout aussi égarée (*non minus furibunda*), suivait son mari, les bras levés, la bouche béante et hurlante ». La perte totale de contrôle de soi chez Emma comme chez Hugues, abolie la différence des sexes. Chaque personnage a oublié ses assignations de genre. Dans les récits de miracle, la démesure, ici partagée par l'un et l'autre sexe, est plus souvent féminine, en particulier dans les miracles mariaux qui subliment la relation mère-enfant²⁷. Il arrive parfois que des mères s'arrachent les cheveux, se lacèrent le visage ou se déchirent les vêtements²⁸, allant à l'encontre

²⁶ Je me permets ce néologisme, construit sur le modèle du *Husbandry* (voir note 11), pour rendre compte du statut de bon père, sachant aimer et éduquer correctement ses enfants.

²⁷ Kunstmann 1973 : 6, p. 96 ; 7, p. 101 ou 9, p. 109. Ces réactions s'apparentent beaucoup à celles des tragédies antiques étudiées par Loraux 1990 : 57-65.

²⁸ Pour prendre deux exemples plus tardifs (début du XIV^e siècle) et dans une autre aire géographique : dans le procès de Nicolas de Tolentino : *fortiter plorare et*

des prescriptions ecclésiastiques²⁹ qui tentent de procéder à une christianisation des rituels de lamentation³⁰. Les statuts synodaux français du XIII^e siècle, par exemple, réclament plus de retenue dans les manifestations de deuil. L'Église, qui s'appuie sur *l'Éclésiastique* 38, 16, pense certes que la tristesse devant la mort d'un proche est légitime³¹ mais à condition qu'elle s'exprime de manière modérée dans une époque où l'Église milite pour une plus grande intériorisation de la religion et parce que des larmes excessives pourraient être assimilées à un défaut d'espérance dans la résurrection et la miséricorde. Dans les sources iconographiques, on distingue deux types de manifestations de deuil : des « gestes posés », se traduisant par l'air pensif de l'endeuillé, assis les jambes croisées, la tête appuyée sur la main ; et des « gestes exacerbés », sorte de gesticulation mortuaire : tomber en pâmoison, embrasser le corps, s'arracher les cheveux, se tordre les mains. Peut-on y voir un modèle proposé aux chrétiens d'expressions mesurées de la douleur opposé à des manifestations trop bruyantes, prohibées ?³²

Une course presque irréaliste s'engage alors entre le père et la mère, une lutte pour garder le corps de l'enfant « mort » : « Chacun de ces parents impies, par piété (*a pie impiis*), tirait à soi l'enfant inanimé et le maniait avec une dureté inhumaine ». L'hagiographe joue, là encore, sur une opposition : c'est leur piété parentale (*pius*) qui les rend impies (*impius*) à un regard extérieur. Cette mère qui cherche à reprendre son enfant n'est pas sans rappeler des épisodes bibliques bien connus du lectorat, par les textes comme par les images : on pense au Massacre des Innocents où les mères tentent d'arracher leurs enfants des mains

excapillare et pannos et maxillas delacerare ou *fortiter plorare, stridere et sibi pannos et maxillas exquartare et delacerare*, Occhioni 1984 : 280 et 292.

²⁹ Ces prescriptions s'appuient sur le Lévitique : « Ne faites pas d'incisions sur votre corps à cause des morts (19, 28) ; ne déchirez pas vos vêtements (10, 6) ».

³⁰ Voir Lauwers 1997 : 409-473.

³¹ Le texte de *l'Éclésiastique* 38, 16 est le suivant : « Mon fils, répands tes larmes pour un mort, pousse des lamentations pour montrer ton chagrin ».

³² Alexandre-Bidon 1993. Selon Danièle Alexandre-Bidon, le premier groupe de gestes est un modèle offert par l'Église, alors que le second s'apparente davantage à une pratique. L'auteure ne note pas de différences sensibles entre les réactions masculines et féminines (p. 133).

du bourreau ou au Jugement de Salomon s'apprêtant à faire couper en deux le corps du nourrisson pour révéler qui est sa « vraie » mère. Car, l'une des fonctions principales des récits de miracles, par le langage, les procédés, les images utilisées par l'hagiographe, est de rappeler des fondements scripturaux. En ce sens, l'hagiographie médiévale a « fait fonction de Bible actualisée »³³. Le récit de miracles se présente sous la forme d'une suite d'événements ; il raconte une histoire (fonction mimétique). Mais il figure aussi un sens chrétien, inculque un message biblique (fonction idéologique)³⁴. Sous une « apparence narrative » se cache « un primat du didactique »³⁵.

La souffrance d'Emma est telle qu'elle lui procure une force « virile » car, dans un premier temps, elle dépasse son mari à la course et « se saisit violemment de son fils mort ». Dans cette lutte finale pour conquérir le corps de l'enfant, seul le père, finalement s'obstine à refuser la mort de son fils puisqu'il croit encore à l'intercession de Wulfstan et à un miracle de résurrection. Et, bien sûr, c'est lui qui aura raison. « Les échanges avec le saint révèlent les rôles sociaux des hommes et des femmes ainsi que la perception de la masculinité et de la féminité »³⁶.

Les récits de miracles offrent une profusion d'émotions car on saisit des familles dans un moment de fort trauma : la maladie, l'accident ou la mort d'un proche³⁷. Les modèles émotionnels

³³ Marc Van Uytvanghe note que « à l'égard du miracle hagiographique, la question des rapports avec la Bible, rapports de continuité et d'actualisation, se pose donc de façon éminente [...] beaucoup de miracles concrets *avec* ou *sans* références directes à l'Écriture, se modèlent implicitement sur des prototypes du Nouveau ou de l'Ancien Testament : exorcismes, guérisons, résurrections, maîtrise des éléments, châtements célestes, etc. », Van Uytvanghe 1984 : 479.

³⁴ Le récit de miracles ne vise pas vraiment à donner une information nouvelle aux lecteurs mais présente souvent des lieux communs. La fonction est en fait d'inciter le public à se remémorer des vérités qu'il connaît déjà. Ce phénomène est appelé « paradoxe informationnel » par Lotman 1973.

³⁵ Boureau 1983 : 44 et 47.

³⁶ « The interaction with the intercessor reveals the social roles of men and women as well as the perceptions of masculinity and femininity », Katajala-Peltomaa 2009 : 3.

³⁷ D'autres émotions genrées sont très présentes dans d'autres récits de miracle. Lorsqu'un accident survient, s'expriment parfois la culpabilité et la honte de ne

proposés par ce type de documentation ne révèlent pas moins des expressions d'émotions sinon réellement vécues du moins crédibles aux yeux ou aux oreilles de ceux qui les lisent ou les entendent.

Le décès d'un enfant est toujours inacceptable. L'expression de la douleur est donc toujours très forte. Même si larmes, cris et démesure semblent parfois davantage des attributs féminins, père et mère, comme ici, manifestent leur souffrance et il ne semble pas que le milieu social considéré modifie ces expressions³⁸. Il est exceptionnel que les hagiographes gardent le silence sur les manifestations de deuil des parents. Benedict de Peterborough utilise ce cliché une fois, pour mieux faire ressortir l'affliction parentale à la mort d'un enfant de dix ans. Il écrit : « Sur le deuil infini des parents, je garde le silence, chacun peut imaginer simplement ce qu'il fut »³⁹. Notre hagiographe, fort heureusement, ne nous autorise pas à donner libre cours à notre imagination. Dans cet extrait, il a dévoilé une multitude d'émotions qui révèlent, entre autres, qu'il existe bel et bien non pas des émotions mais des expressions d'émotions considérées davantage comme masculines et d'autres davantage féminines. Mais dans des cas de douleurs exacerbées comme celle à laquelle nous venons d'assister, la furie parentale crée un trouble dans les émotions et une confusion des genres.

pas avoir pu éviter le drame. Dans ces occasions, lorsqu'il s'agit d'un tout petit enfant qui se brûle, s'étouffe ou se noie, particulièrement dans l'espace domestique, ce sentiment, sous la plume des hagiographes en tout cas, est bien davantage maternel que paternel, Katajala-Peltomaa 2009 : 83.

³⁸ Dans les récits de miracles anglais du XI^e au XIII^e siècle, il semble que ces lamentations et ces cris immodérés ne sont pas l'apanage des couches les plus basses de la société, comme le pensait Heinrich Fichteneau qui écrit « immoderate cries of sorrow were more suitable for the lower ranks of society », Fichteneau 1991 : 43. Ici, l'appartenance d'Emma et d'Hugues à une noblesse moyenne n'empêche nullement la démesure engendrée par la douleur parentale. Ronald Finucane confirme que tous les milieux sociaux sont affectés par ce type d'expression des sentiments, Finucane 1997 : 158.

³⁹ Robertson 1965 : vol. 2, Livre IV, LXIV, p. 229 : *De luctu parentum immoderato sileo, quem quilibet etiam simplex imaginari valebit.*

Bibliographie

- ALEXANDRE-BIDON Danièle, 1993, « Gestes et expressions du deuil », in Danièle ALEXANDRE-BIDON & Cécile TREFFORT dir.), *À réveiller les morts : la mort au quotidien dans l'Occident médiéval*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, p. 121-133.
- BOUREAU Alain, 1983, « Narration cléricale et narration populaire. La légende de Placide Eustache », in Jean-Claude SCHMITT (dir.), *Les Saints et les stars, le texte hagiographique dans la culture populaire*, Paris, Éditions Beauchesne, p. 53-60.
- CARPENTER David A., 1990, *The Minority of Henry III*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press.
- COHEN Esther, 2000, « The animated pain of the body », *The American Historical Review*, 105/1, p. 36-68.
- DARLINGTON Reginald R. (ed.), 1928, *The vita Wulfstani of William of Malmesbury to which are Added the Extant Abridgments of this Work and the Miracles and Translation of St Wulfstan*, London, Offices of the Society.
- FICHTENEAU Heinrich, 1991, *Living in the Tenth Century: Mentalities and social orders*, Chicago (version originale allemande, 1984).
- FINUCANE Ronald C., 1997, *The Rescue of The Innocents: Endangered Children in Medieval Miracles*, New York, St. Martin's Press.
- KATAJALA-PELTOMAA Sari, 2009, *Gender, Miracles, and Daily Life. The Evidence of Fourteenth-Century Canonization Processes*, Turnhout, Brepols.
- KUNSTMANN Pierre (dir.), 1973, *Jean le Marchant. Miracles de Notre Dame de Chartres*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.
- LANSING Carol, 2008, *Passion and Order. Restraint of Grief in the Medieval Italian communes*, Ithaca & London, Cornell University Press.
- LAUWERS Michel, 1997, *La Mémoire des ancêtres, le souci des morts. Morts, rites et société au Moyen Âge*, Paris, Beauchesne.
- LEFÈVRE Yves (dir.), 1954, *L'Elucidarium et les lucidaires. Contribution, par l'histoire d'un texte, à l'histoire des croyances religieuses en France au Moyen Âge*, Paris, de Boccard.
- LETT Didier, 1997a, *L'Enfant des miracles. Enfance et société au Moyen Âge (XII^e-XIII^e siècle)*, Paris, Aubier.
- , 1997b, « Les épouses dans l'aristocratie anglo-normande des XI^e-XII^e siècles, d'après l'*Histoire Ecclésiastique* d'Orderic Vital », in Josiane TEYSSOT (textes réunis par), *Le Mariage au Moyen Âge (XI^e-XV^e siècle), Actes du colloque de Montferrand du 3 mai 1997*, Clermont-Ferrand, Association "Il était une fois Montferrand", Centre d'histoire des entreprises et des communautés (Université Blaise Pascal –

- Clermont-Ferrand II), Centre d'histoire des espaces lotharingiens (Université Jean Moulin – Lyon III), p. 15-27.
- LORAU Nicole 1990, *Les Mères en deuil*, Paris, Le Seuil.
- LOTMAN Iouri, 1973, « L'art canonique comme paradoxe informationnel », in *Le problème du canon dans l'art ancien et médiéval*, Moscou.
- MARNIER Ange Ignace (dir.), 1846, *Le Conseil à un ami de Pierre de Fontaines (ou traité de l'ancienne jurisprudence française)*, Paris, Durand et Joubert.
- Ménagier (Le) de Paris. Traité de morale et d'économie domestique, composé en 1393 par Parisien pour l'éducation de sa femme*, 1846, Paris.
- NAGY Piroska, 2000, *Le Don des larmes au Moyen Âge. Un instrument en quête d'institution (V^e-XIII^e siècle)*, Paris, Albin Michel.
- NAGY Piroska & Damien BOQUET (dir.), 2008, *Le Sujet des émotions au Moyen Âge*, Paris, Beauchesne.
- NEAL Derek. G., 2006, « Husbands and husbandry », in Margaret SCHAUS (ed.), *Women and Gender in Medieval Europe. An Encyclopedia*, New York-London, Routledge, p. 387-388.
- , 2008, *The Masculine Self in Late Medieval England*, Chicago, University Press of Chicago.
- MC SHEFFREY Shannon, 1999, « Men and masculinity in Late Medieval London civic culture: governance, patriarchy, and reputation », in Jacqueline Murray (ed.), *Conflicting identities: men in the Middle Ages*, New York, Garland Press, p. 243-278.
- OCCHIONI Nicola, 1984, *Il Processo per la canonizzazione di S. Nicola da Tolentino*, Rome, Publications de l'École française de Rome.
- ROBERTSON James Craigie (ed.), 1965, *Materials for the History of Thomas Becket, Archbishop of Canterbury*, vol. 1 et 2, Kraus Reprint LTD.
- VAN UYTFANGHE Marc, 1984, « Modèles bibliques dans l'hagiographie » in Pierre Riché & Guy Lobrichon (dir.), *Le Moyen Âge et la Bible*, Paris, Beauchesne, p. 449-488.